



Avant-propos

Anne Robineau, Jean Valenti et Martin Geoffroy

Volume 8, numéro 2, mai 2013

Sur le thème de représentations identitaires et expressions
culturelles de la francophonie canadienne à travers ses pratiques
artistiques et médiatiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016468ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016468ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Robineau, A., Valenti, J. & Geoffroy, M. (2013). Avant-propos. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 8(2), 19–28. <https://doi.org/10.7202/1016468ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Avant-propos

ANNE ROBINEAU

Institut canadien de recherche
sur les minorités linguistiques (ICRML), Moncton

JEAN VALENTI

Université de Saint-Boniface, Winnipeg

MARTIN GEOFFROY

CÉGEP Édouard-Montpetit, Montréal

Forte de sa présence dans dix provinces et trois territoires, la francophonie canadienne offre un portrait varié du fait français en Amérique du Nord. L'institutionnalisation de médias communautaires et régionaux, mais aussi l'existence d'un ensemble d'institutions et d'organismes artistiques témoignent de la vitalité de l'expression culturelle francophone. Tout en s'inscrivant dans une continuité historique, les pratiques artistiques et médiatiques font état de la transformation de ces communautés et de leurs défis spécifiques en leur assurant une relative reconnaissance nationale, voire plus. Elles contribuent également à l'expression d'une diversité culturelle au sein même de ces communautés et véhiculent ainsi des représentations identitaires de la francophonie en les interrogeant et en les renouvelant.

Ce numéro thématique rassemble des textes portant sur différentes formes de médiatisation de l'identité francophone exprimées dans les pratiques médiatiques et artistiques. Les auteurs y

adoptent une approche critique des mécanismes de construction et de renouvellement de l'identité. À travers leur objet d'étude respectif, ils analysent des processus de légitimation, d'exclusion et d'inclusion au sein de l'espace partagé en constante transformation que constitue l'univers symbolique des arts et des médias.

Ainsi, au-delà de la spécificité de leur objet d'étude et de leur appartenance disciplinaire (sociologie, philosophie, sémiologie et littérature), ils tentent de répondre aux questions suivantes : quelles sont les actions collectives qui ont favorisé l'institutionnalisation de médias francophones ou des pratiques artistiques? Comment ces actions sont-elles interprétées dans l'espace médiatique et artistique de ces communautés? En quoi les expressions artistiques et médiatiques contribuent-elles à la reconnaissance des communautés francophones au Canada? Quel est l'impact des médias communautaires et des productions artistiques sur les représentations identitaires de ces communautés? Le discours des artistes et des médias est-il toujours en adéquation avec le processus de légitimation des communautés francophones? Comment les expressions artistiques et la culture médiatique des communautés francophones traduisent-elles les enjeux de la diversité?

Le premier texte, celui de Simon Laflamme, souligne l'ambition des codirecteurs du numéro à investir une thématique associant différents registres de sens, soit : 1) les représentations identitaires, 2) les expressions culturelles, 3) la francophonie canadienne et 4) les pratiques artistiques et médiatiques. En effet, chacun de ces registres aurait pu faire, à lui seul, l'objet de ce numéro. C'est donc, comme le suppose bien Laflamme dans son texte, une nécessité liée à des champs d'étude peu explorés, qui a conduit les auteurs à traiter ici de l'ensemble de ces registres. Laflamme poursuit ensuite sa réflexion en s'interrogeant sur l'interconnexion de ces registres ou, autrement dit, sur leur rapport dialectique malgré la relative autonomie de chacun d'entre eux. Il est vrai que ces registres revêtent un caractère multidimensionnel et qu'il existe une infinité de possibilités de leur application empirique. Cela n'empêche pas pour autant l'auteur de tenter une théorisation globale de la thématique de

l'identité et de sa médiatisation au sein de la francophonie canadienne. Pour y parvenir, Laflamme revient méthodiquement sur la dimension symbolique de la culture et son processus dynamique. En dépassant le simple échange d'informations, nous savons que la culture comme « symbole partagé » inscrit les individus dans une historicité et un devenir producteurs d'identité(s). On ne s'étonnera pas non plus que la socialité qui découle des interactions individuelles s'exprime à travers différentes pratiques et symboles que les médias, tout comme les arts, favorisent. Si, comme le rappelle Laflamme, les médias sont eux-mêmes des producteurs de sens essentiels à la vie collective, c'est pour mieux insister sur le fait que ne pas en disposer revient, pour une communauté, à dépendre des médias d'autres collectivités et de leurs messages. Ce qui nous rattache à la problématique de la francophonie telle que vécue dans les contextes linguistiques minoritaires au Canada. Le rapport d'une minorité ou d'une majorité aux médias s'avère complexe, car il implique une logique démographique, politique et économique déterminée par la position sociale du groupe. Dans la francophonie hors Québec, les francophones, pour la plupart bilingues, se réfèrent à la fois aux médias du groupe majoritaire et du groupe minoritaire. Mais si les médias contribuent autant à forger une identité collective, qu'advient-il quand les francophones s'identifient aux contenus des médias francophones et à ceux anglophones? Laflamme apporte des éléments de réponses en s'appuyant sur des travaux qui mettent en avant la construction d'une identité hybride ainsi que sur ses propres recherches, dont une enquête menée dans le Nord-Ouest de l'Ontario. Cette recherche montre, d'ailleurs, la diversité des référents culturels auxquels les individus choisissent de s'identifier et, même, les multiples façons de se dire « francophone ». L'hybridité des identités semble inévitable et la frontière est mince entre la coexistence et la concurrence des identités individuelles et collectives. Ce qui amène Laflamme à soutenir que cette « hybridité du francophone ne pourra durer que dans la mesure où elle coexistera avec une francophonie distincte et qui s'affirme [...] ».

L'affirmation de la francophonie peut, dans les médias communautaires, exalter le sentiment d'appartenance à la collectivité francophone. C'est ce qu'observe Jean Valenti en analysant la place du récit de soi dans l'hebdomadaire franco-manitobain *La Liberté*. Cette forme narrative omniprésente dans les médias d'aujourd'hui relève, pour lui, de deux logiques : une qui « insiste sur l'action rationnelle et sur la créativité des individus » [...], la seconde mettant en jeu une dialectique issue des « rapports entre le Soi et l'Autre ». Dans les cas qu'il analyse, ce rapport dialectique implique le « fait anglophone » repérable à la fois dans « l'argumentaire et l'image de soi » expliquant « les motifs de l'engagement communautaire » et la production de l'identité franco-manitobaine. Un « savoir-être identitaire » arrimé aux principes d'un « devoir-être collectif » ressort de l'articulation de ces deux logiques pour former une pratique symbolique que l'auteur décortique dans son étude de la rubrique « Dans nos écoles » du journal franco-manitobain. Il retrace différentes conceptualisations de l'identité en sciences humaines et sociales et critique celle qui se caractérise par une « orientation essentialiste » pour adopter celle proposant « une vision existentialiste » « tout en insistant sur la dimension narrative de l'expérience et des médiations sociales : mise en intrigue de Soi et de l'Autre comme aspect essentiel de la vie en société ». À travers l'étude de son corpus, notamment une série de publi-reportages traitant de la francisation, de la discipline et de la rentrée scolaire, il montre comment se déploie la « logique de l'action rationnelle, de la créativité personnelle et de l'autoréflexivité ». Cette logique puise ses ressorts dans la perspective de la responsabilité individuelle et de l'engagement communautaire constamment sollicités pour édifier une identité franco-manitobaine jamais clairement énoncée outre que par auto-exclusion implicite du fait anglophone. Cette construction de l'identité analysée par Valenti fait écho aux propos de Ziyang Yang, qui, dans son texte, traite d'un autre rapport dialectique entre le Soi et l'Autre, à travers la figure du migrant.

En s'appuyant sur Charles Taylor, Paul Ricoeur et de Homi Bhabha, Ziyang Yang analyse la façon dont le concept d'identité se décline dans le premier roman d'Ook Chung, un écrivain néo-québécois d'origine coréenne né au Japon. À travers le personnage d'O. Kim, l'auteur du roman se lance dans la description d'une « quête identitaire » et aborde, selon Ziyang Yang, la thématique de « l'hybridité culturelle ». Cette description où le personnage enquête sur son origine, sa patrie et sa filiation illustre le processus de la formation de l'identité. Ziyang Yang y voit un rapport dialectique entre le Soi et l'Autre où se manifeste l'ambivalence du personnage à travers ses multiples appartenances identitaires liées à son statut de migrant. Cette ambivalence se traduit, dans le roman, par l'utilisation d'un registre lexical empruntant et fusionnant des expressions françaises, japonaises, coréennes et anglaises et par le recours à des symboles, parfois conflictuels, de l'Orient et de l'Occident. Dans la trame narrative, les référents identitaires puisent également à plusieurs sources culturelles dont l'auteur a hérité de par ses parents et sa culture d'accueil et qui lui servent à construire son propre espace symbolique, un espace culturel hybride. Cette quête identitaire est jalonnée d'épreuves et de questionnements, ce qui fait dire à Ziyang Yang que l'auteur nous fait osciller entre le « mal-être dû, soit au fardeau de multiples appartenances, soit à la légèreté de la non-appartenance ». Il y aurait donc à la fois un mouvement continu d'apprentissage et de « désapprentissage » identitaires qui caractérise les sujets migrants qui [...] cherchent constamment, par leur condition partagée de membre d'une ou plusieurs communautés, à dépasser ces dernières, à devenir « autre » dans cette négociation entre l'individuel et le collectif.

Si la littérature médiatise l'identité, l'identité peut elle-aussi médiatiser la littérature. C'est l'objet de l'article de Lucie Hotte qui s'intéresse au rôle des rapports de trois comités d'enquête dans la définition de l'art minoritaire en Ontario. Dans son article, elle revient tout d'abord sur les changements sociaux qui, dans les années 1970, ont permis « l'affirmation identitaire francophone ». Ces changements ont aussi conduit à l'émergence

d'artistes et de pratiques artistiques influencés par la contre-culture et les références culturelles américaines ou le Nouveau Roman français par exemple. C'est aussi pendant cette décennie que commence à s'institutionnaliser la culture à travers l'élaboration de politiques publiques et, à travers elles, que s'exprime une volonté « d'instrumentaliser les artistes de leurs communautés et leur production artistique afin de promouvoir et valoriser une nouvelle identité au territoire provincial ». En Ontario, cette instrumentalisation peut être lue à travers les recommandations et le mandat respectif des comités d'enquête étudiés par Hotte et qui mettent en avant des conceptions spécifiques sur le rôle des commissions de l'art et de l'artiste. Ainsi, dans le Comité franco-ontarien d'enquête culturelle (1967), on exprime déjà l'idée d'une « culture canadienne-française distincte » en soulignant que les arts sont les vecteurs de la culture et en adoptant l'expression « d'art situé » pour identifier les pratiques artistiques à leur contexte local de production. Ce qui fait en sorte que la figure de l'artiste engagé est privilégiée par rapport à celle de l'artiste créateur. Il en va de même pour le rapport du Groupe d'étude sur les arts dans la vie franco-ontarienne, *Cultiver sa différence. Rapport sur les arts dans la vie franco-ontarienne*. Malgré quelques nuances, celui-ci dresse aussi un portrait alarmant de la démographie franco-ontarienne avant de montrer la nécessité de promouvoir les arts et la culture produits par les artistes franco-ontariens pour le public franco-ontarien. Enfin, le troisième rapport (1991) lie directement la définition de la culture à l'apport des artistes à la francophonie ontarienne et à la formation de l'identité. Hotte critique alors le rôle qu'on prête à l'artiste dans cette stratégie identitaire et qui peut transformer ce dernier en animateur social ou médiateur culturel. Ce discours sur le rôle de l'artiste peut donc avoir l'effet inverse que celui escompté, c'est-à-dire « minoriser davantage l'artiste minoritaire en le plaçant dans une catégorie à part de ses confrères et consœurs œuvrant en contexte majoritaire ». L'auteure en appelle à un meilleur équilibre entre une approche que nous pourrions qualifier de « communautarisante » de l'art et un art « décontextualisé »

qui recevrait, par ailleurs, une meilleure réception de la part du public.

La problématique identitaire chez les francophones en situation minoritaire au Canada se manifeste aussi dans la littérature franco-albertaine et ses institutions. Pamela Sing adopte l'expression « Far Ouest francophone » pour traduire l'idée d'éloignement que suscite la situation des francophones de cette province et de la région des prairies canadiennes de la part d'autres francophones. Avant d'aborder plus précisément l'univers de la littérature franco-albertaine, Sing revient sur quelques données sociodémographiques montrant une croissance de la population francophone, sur les efforts déployés par l'Association canadienne-française de l'Alberta et sur diverses activités promues par des institutions telles que le Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta et le Secrétariat francophone de l'Alberta. Cette mise en contexte la conduit à s'interroger sur la quête de reconnaissance de la culture franco-albertaine, davantage que sur la « francité » dont les Franco-Albertains ont toujours eu et continuent d'avoir conscience. En effet, cette quête de reconnaissance peut se lire dans l'œuvre littéraire. C'est donc ce que Pamela Sing nous propose en s'appuyant, entre autres, sur la théorisation de Paul Ricoeur sur la reconnaissance. La reconnaissance implique une réciprocité, ou à tout le moins des attentes des écrivains franco-albertains envers le reste de la francophonie canadienne, québécoise et internationale. Cependant, les liens qui s'établissent entre ces différents pôles de la francophonie et les canaux de diffusion qui favoriseraient cette reconnaissance semblent parfois ténus. À cet égard, Sing cite les travaux de plusieurs chercheurs qui ont une connaissance très incomplète de la littérature franco-albertaine. Elle évoque également la reconnaissance attribuée à des écrivains natifs de l'Alberta tels que Nancy Huston, mais qui ignore probablement « les conditions dans lesquelles les artistes littéraires francophones de sa province natale cherchent à percer [...] ». Dans une autre partie de son article, elle souligne plusieurs paradoxes liés à la reconnaissance des écrivains franco-albertains. Par exemple, cette reconnaissance a tendance à passer par l'anglais

grâce à la traduction de certaines œuvres littéraires écrites tout d'abord en français, mais qui semblent trouver une plus forte résonance chez un lectorat anglophone. Sing décèle aussi un manque de reconnaissance des écrivains franco-albertains et, plus largement, de la culture contemporaine de la francophonie albertaine dans le fait que les politiques publiques provinciales appuient plus systématiquement des activités culturelles mettant en scène le folklore et la culture populaire franco-albertaine. Malgré tout, elle énumère plusieurs événements récents qui permettent de conclure à une plus grande vitalité et reconnaissance des artistes littéraires de la francophonie albertaine, en particulier des activités organisées par le Regroupement artistique francophone de l'Alberta (RAFA), la publication d'articles sur la production littéraire dans la revue culturelle *Liaison* et la participation accrue des écrivains franco-albertains à des concours où ils se voient attribuer des prix.

La minorisation des artistes franco-canadiens peut ainsi prendre différentes formes que les organismes artistiques et culturels semblent en partie surmonter en créant leurs propres réseaux et mécanismes de reconnaissance. Cependant, lorsqu'on y regarde de plus près, en examinant par exemple les conditions de pratique des artistes et leur revenu, force est de constater que les artistes franco-canadiens ne sont pas les mieux nantis parmi la population active francophone à l'instar, du reste, de leurs homologues du Québec et du Canada anglais. Parmi ces artistes, les femmes semblent particulièrement désavantagées dans ce choix de carrière. C'est ce que démontre Anne Robineau dans son article sur les femmes artistes de la francophonie canadienne. En s'appuyant sur une enquête statistique, elle commence par présenter les caractéristiques sociodémographiques de ces femmes artistes. Les fortes disparités de revenus entre les femmes et les hommes artistes sont le point de départ de la réflexion de l'auteure qui s'interroge sur les raisons de telles inégalités socio-économiques et les éventuels processus de minorisation à l'œuvre. D'autant plus que ces femmes artistes sont proportionnellement plus nombreuses que leurs confrères à détenir les diplômes les

plus élevés. Selon Robineau, ces processus de minorisation seraient liés aux différents statuts de femme, d'artiste et de francophone. Elle conceptualise ainsi ce qui pourrait mener à une « hiérarchisation des rapports sociaux au désavantage des individus marqués par ces référents identitaires ». Dans cette perspective, elle met en avant les facteurs qui contribuent à une professionnalisation différenciée des hommes et des femmes artistes et qui renvoient plus généralement à l'accès des femmes aux professions qualifiées. Cette professionnalisation différenciée renvoie également à la hiérarchisation des positions à l'intérieur du champ professionnel artistique où s'exerce le pouvoir créatif et symbolique. L'auteure continue son analyse en traitant des enjeux spécifiques au milieu minoritaire francophone quant à la création et la diffusion des œuvres ainsi que des éléments qui favorisent une carrière artistique. Elle conclut son analyse en mettant en rapport l'ensemble de ces facteurs et les inégalités que les femmes artistes semblent subir.

Ainsi, ce numéro thématique laisse entrevoir une partie des études pouvant mener à une théorisation de l'identité à travers les pratiques artistiques et médiatiques dans la francophonie québécoise et canadienne. Un constat ressort au moins de ces analyses, notamment le caractère irréversible de l'hybridité des identités dans le contexte social contemporain. Cette hybridité donnerait lieu à de nouveaux espaces symboliques dont les francophones, en particulier ceux vivant en milieu linguistique minoritaire, sont déjà les spécialistes. Les médias et les artistes participent, parfois à leurs dépens, à la construction de ces espaces. L'affirmation de l'identité collective francophone peut instrumentaliser le contenu des messages et des pratiques artistiques, tout comme ces pratiques peuvent influencer la construction de l'identité francophone. Cette hybridité s'inscrit dans un rapport dialectique entre le Soi et l'Autre que la culture comme symbole partagé investit à plusieurs niveaux et selon diverses modalités. Si l'on ne saurait contester l'affirmation de la culture comme symbole partagé, il n'en demeure pas moins que des facteurs démographiques, économiques et politiques y laissent

leurs marques et, ce faisant, nuancent les contours de l'identité francophone minoritaire au Canada selon les régions. Il en découle qu'il existe de multiples façons de se dire francophone.

On ne peut par ailleurs évaluer ou mesurer la teneur de cette identité francophone minoritaire sans s'engager plus avant dans une réflexion qui traite des questions relatives aux rapports entre le *local* et le *global*. Chacun à sa façon, les auteurs ici réunis proposent une réflexion sur cette problématique qui n'est pas sans résonance avec les grands enjeux de notre contemporanéité. Qu'il s'agisse des rapports entre le minoritaire et le majoritaire, entre l'artiste et sa communauté, voire le journaliste et la région qu'il dessert..., la culture francophone minoritaire comme symbole partagé tend à critiquer, sinon à fortement relativiser, la représentation du monde comme un univers de plus en plus intégré. Les débats et les discussions sur l'identité francophone minoritaire (au Canada comme ailleurs) tendent à montrer, fût-ce parfois par la négative, que la mondialisation n'est pas aussi homogène qu'on se complait à le laisser croire. Les recherches récentes insistent de plus en plus sur les tensions entre homogénéisation globale (marchandises, produits culturels, contenus médiatiques...) et hétérogénéité locale (tradition, particularismes...), si bien que toute identité se construirait dans ce jeu incessamment reconduit de tensions entre l'une et l'autre de ces deux catégories. Si le monde s'impose de plus en plus comme un village global dans l'ordre économique et technique, les auteurs de ce numéro nous permettent bel et bien de comprendre que ce n'est pas le cas dans l'ordre culturel. À ce titre, l'hybridité des identités de la francophonie minoritaire canadienne implique ce qu'on pourrait appeler le défi de l'altérité, celui de la cohabitation entre différentes cultures.